3ME ANNÉE—NO 14. LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 15 OCTOBRE 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



M. LOUIS HERBETTE, CONSEILLER D'ETAT

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 14 Samedi, 15 Octobre 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 1.00	Tel. Bell, Main 999	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d avance.		Strictement payable d'avance.

REFLET D'ANTAN

(*Vers au Journal de Françoise.*)

Le beau soir ! le beau soir !... Etendard grandiose,
Un nuage d'argent, frangé d'or et de rose.
Sur nos monts d'azur sombre avait longtemps flotté ;
Et l'homme, tout rempli de soins, avait trotté
Comme l'insecte vif sur les routes diverses,
La brise avait soufflé sur les tièdes averses,
Dans le ciel du couchant, comme un riche ostensoir
Le soleil avait lui... Le beau soir ! le beau soir !

C'était la fenaison. C'était une féerie.
Sous la buée et sous les fleurs, chaque prairie
Semblait un large autel où brûlent des encens
De toute part montaient d harmonieux accents.
Le fermier matinal, portant sur son épaule
La faux d'acier luisant et la fourche de saule,
Dès l'aube était sorti de son humble maison.
La lumière pleuvait... C'était la fenaison.

Comme des vagues d'or sur le bord d'une grève,
S'alignaient les andains encor moites de sève.
Le long des chemins gris, sous les effluves chauds,
On voyait rayonner les toits peints à la chaux.
On avait entendu, comme un bruit de cymbales,
Le fer des travailleurs et le cri des cigales ;
Et plus haut que ces bruits, dans l'agreste décor,
Les cœurs avaient monté comme des vagues d'or.

Sur les pas des faucheurs, toute la matinée,
Les bras nus au soleil, la joue illuminée,
Les faneuses avaient travaillé sans repos,
On avait dîné là, sous les pins. Les troupeaux
Repus d'herbe, couchés, ruminaient d'un air lâche.
Bientôt encor la faux avait repris sa tâche,
Et jusque vers le soir, fait glisser des lueurs
Dans les ombres du sol, sur les pas des faucheurs.

Le soir était venu. Les pesantes voitures,
Traversant les fossés, effleurant les clôtures,
S'en allaient au fenil porter le nouveau foin,
On entendait chanter les paysans au loin,
Un rustique parfum restait sur leur passage,
Les faneuses rentraient. Chacune à son corsage
Avait mis une fleur en quittant le pré nu.
Une étoile brilla... Le soir était venu.

Mon cœur se réveillait. Seul, assis à ma porte,
J'écoutais les rumeurs que la nuit nous apporte,
Quand, tout près sur la route, il s'élève une voix
Qui me fait tressaillir. Je regarde et je vois
Dans un nid de foin mûr, sur le char qui m'effleure,
Une jolie enfant.. C'est loin, pourtant je pleure
Au touchant souvenir du chant qu'elle effeuillait.
Trop vite elle passa !.. Mon cœur se réveillait.

Pamphile LeMay.

Une Inscription Malheureuse

J'ai eu ce triste courage.

En traversant Québec, dernièrement, je me suis rendue, crayon en main, à la chapelle du Monastère des Ursulines, pour y recueillir et recopier scrupuleusement cette inscription—opprobre de mon vieux couvent — qui recouvre la pierre d'un de ses murs.

Je l'avais déjà lue dans un article paru dans un de nos journaux quotidiens,—*Le Canada*, je crois,—mais je tenais à voir de mes yeux ces lignes extraordinaires, dont la teneur plus extraordinaire encore avait pu me faire douter de son authenticité.

Et la voici dans toute sa rigoureuse exactitude :

" Sur ce terrain donné par la com-
" pagnie de la Nouvelle-France, en
" l'année 1639 où les Ursulines abor-
" dèrent à Québec, fut fondé, en
" 1641, un monastère incendié en
" l'année 1650, reconstruit en 1651,
" doté d'une église dont la première
" pierre fut posée en 1656 par M. de
" Lauzon et qui incendiée en 1686,
" fut remplacée par une autre cons
" truite en 1720, laquelle, illustrée
" par la sépulture du marquis de
" Montcalm en 1759, et en 1900, par
" le deuxième centenaire de la célé-
" bration de la fête du Sacré-Cœur
" dans ce monastère, dut céder la
" place à cette troisième église dont
" la pierre angulaire a été bénite le
" 28 août 1901 par Mgr S. N. Bégin,
" archevêque de Québec."

Maintenant, j'en appelle à toutes les personnes qui ont,—je ne dirai pas du génie—mais seulement un tantinet de bon sens, et je leur demande ce que l'on est en droit de penser d'un pareil charabia.

" Sur ce terrain donné par la compagnie de la Nouvelle-France, *où les Ursulines abordèrent...*" Des religieuses qui abordent ! Voyez-vous bien cela ? Je me porte toutefois le garant que, si elles durent *aborder*, elles n'ont pas, elles, manqué de gouvernail.

Sur ce terrain donc, où les Ursulines *abordèrent*, fut fondé un monastère, *incendié, reconstruit, doté* d'une église." Incendié, reconstruit, doté d'une église ! voilà un monastère qui n'a pas perdu son temps. Et on appelle cela du style lapidaire ? Style à lapider, serait plus juste !

..." dont la première pierre fut posée par M. de Lauzon et qui incendiée..."—est-ce la pierre ? est ce l'église ? vrai, on dirait d'une gageure,

..." fut remplacée par une autre construite en 1720, laquelle illustrée par la sépulture, etc., etc., *dut céder la place* à cette troisième église..."

Eh ! bien ! elle a été trop polie la deuxième église. Elle n'aurait pas dû céder sa place sans qu'on lui dise pourquoi.

"..... dont la pierre angulaire a été bénite, le 28 août 1901, par Mgr S. N Bégin, archevêque de Québec."

Le prélat aussi lettré que pieux dont le siège archiépiscopal s'honore encore à ce moment, a pu donner sa bénédiction à la nouvelle chapelle des Ursulines, mais il n'a certes pas donné son *Imprimatur* à cette inscription, qui constitue une véritable injure pour le goût, la science d'une maison d'éducation aussi distinguée que l'est le monastère des Ursulines de Québec. Lui, à qui, le pays doit une si grande reconnaissance, lui qui a formé nos aïeules et les a rendues capables d'occuper, avec dignité, les plus hautes positions, lui qui a donné des gouvernantes aux enfants des rois de France !

Quoi ! pas un mot sur cette pierre angulaire des illustres fondatrices : Mère Marie Guyart de l'Incarnation et Madame de la Peltrie, quand, au vieux monastère, il est de tradition que pas une fête ne soit célébrée, pas un fait de son passé ne soit rappelé sans que ces deux grandes figures ne soient évoquées. Et, jusque dans les litanies, les échos du sanctuaire répètent sans cesse le *priez pour nous* de l'invocation à la Vénérable Marie de l'Incarnation !

A la place de ce nom connu et vénéré, on offre à notre admiration celui de M. de Lauzon dont la ladrerie et l'insignifiance sont à peu près les seuls titres à la mémoire de la postérité.

J'ai prié les Révérendes Mères, mes anciennes maîtresses, de me révéler le nom de celui qui a fait graver dans la pierre ce certificat de son talent littéraire ; la charité a clos leurs lèvres et la patience, l'endurance leur a fait courber le front, sans prononcer une plainte.

Il faut qu'elle soit bien héroïque la vertu, qui fait supporter, sur leur propre maison, une inscription, qui, aux yeux des étrangers, des touristes et de tous ceux qui visitent la ville de Québec, ne peut servir qu'à déprécier et ridiculiser la plus noble institution qui soit dans toute l'Amérique.

Si cette pierre doit rester pour leur profonde humiliation, elle ne passera pas sans une protestation indignée des anciennes élèves, qui ont à cœur le respect des traditions de leur Alma Mater, le souvenir ému de ses hauts enseignements, et la fierté de l'auréole qui brille à son front.

FRANÇOISE.

Bienvenue.

C'est avec bonheur que nous saisissons l'occasion de présenter, dans le JOURNAL DE FRANÇOISE, nos affectueux souhaits de bienvenue à M. Louis Herbette, Conseiller d'Etat, à Paris, et " le bon oncle " des Canadiens-Français.

Il est peu de nos compatriotes qui, durant leur visite en France, n'ont pas profité de la large hospitalité que M. Herbette offre si généreusement en son hôtel de la rue Fortuny. Son retour au milieu de nous est donc accueilli avec joie, et sera le signal de grandes réjouissances.

Pour notre part, nous nous rappelons avec un souvenir ému, les attentions délicates, les services multipliés, par lesquels il a rendu si agréable notre séjour dans la Mère-Patrie, et nous le prions d'accepter, ici, un hommage aussi sincère que reconnaissant.

LA DIRECTRICE.

UN EXEMPLE AUX FEMMES MALHEUREUSES EN MÉNAGE

Une femme peut-elle toujours ramener son mari ?

Une femme indignement traitée par son mari a-t-elle le droit de se désintéresser de ce qui le regarde ?...

Grave question, madame. Veuillez permettre que j'y réponde par l'histoire de Snève de Montefiltro, princesse italienne du XVème siècle.

Orpheline dès le bas âge, Snève fut élevée chez son oncle maternel, le prince Colonna, et reçut à Rome même l'éducation la plus soignée, la plus brillante.

Elle avait à peine quinze ans quand on la maria au seigneur de Pésaro, Alexandre Sforza, lequel était veuf de Constance Varani, fille du duc de Camermo, dont il avait eu deux enfants.

Fort épris de sa nouvelle épouse, le prince, d'abord, ne sembla vivre que pour lui plaire. Mais jamais Snève n'usa de son crédit que pour le bien. Sous les grâces de sa vive jeunesse, elle cachait les qualités les plus solides et elle fut une vraie mère pour les enfants de son mari.

Il lui avait donné toute sa confiance et lorsqu'il dut partir en guerre pour répondre à l'appel de son frère François, duc de Milan, c'est entre les mains de sa jeune femme qu'il remit les rênes du gouvernement.

Snève ne recula pas devant ces graves devoirs, et la guerre qui se prolongea fit bénir la douceur et la sagesse de son administration.

La guerre fut finie, Alexandre Sforza revint à Pésaro.

Heureuse d'être délivrée de ses inquiétudes, la princesse l'attendait impatiemment, toute fière de lui prouver que rien n'avait souffert dans ses états en son absence.

Mais une femme du peuple avait enlevé à Snève le cœur de son mari, et sa pure et noble tendresse ne lui était plus rien.

Il se contenta d'abord de le lui faire durement sentir. Puis, il installa sa maîtresse dans son palais, défendit de rendre à sa femme légitime les honneurs dus à son rang, et fit traiter l'objet de sa passion en souveraine.

Avec la douceur d'un ange, la princesse essaya de ramener son mari. Elle était plus sensible à l'injure faite à Dieu qu'à la sienne propre. Mais sa grandeur d'âme ne fit qu'exaspérer Sforza. Il multiplia les avanies, les outrages, les mauvais traitements. Trois fois il tenta d'empoisonner sa femme ; une fois, il la prit à la gorge, et voulut l'étrangler.

Snève croyait que la charité l'obligeait plus étroitement envers son mari qu'envers tout autre.

Elle chercha la patience dans la prière et offrit son martyre pour obtenir la conversion de son bourreau.

Mais loin de s'améliorer, Alexandre Sforza en vint à ne plus pouvoir supporter la vue de sa femme. Un jour, après l'avoir accablée de coups, il la saisit par les cheveux, la traîna hors du palais et lui ordonna d'aller s'enfermer chez les Clarisses.

La malheureuse princesse obéit et sur l'ordre du misérable, des gardes furent placés aux portes du couvent afin d'intercepter les lettres et d'empêcher toute communication de Snève avec le dehors.

Ces précautions furent inutiles. La conduite d'Alexandre Sforza avait soulevé l'indignation publique et les Colonna apprirent bientôt ce qui se passait.

Des envoyés de la puissante famille arrivèrent peu après à Pésaro. Ils venaient s'assurer des faits et demander au prince raison de sa conduite.

“ Il est très vrai, leur dit Sforza que la princesse s'est retirée chez les Clarisses, mais elle l'a fait de son plein gré et pour cacher sa honte.

Les envoyés se refusant à le croire :

—Je m'engage à vous en donner la preuve irrécusable, continua le monstre. Vous n'avez qu'à me suivre au couvent.

Aussitôt, il envoie l'un de ses émissaires annoncer à Snève sa visite, ajoutant qu'il fera mettre le feu aux quatre coins du monastère et brûler vives toutes les religieuses, si elle ose démentir ce qu'il va lui dire.

Sforza se rend ensuite au couvent, avec les envoyés des Colonna. Il les place de façon à ce qu'ils puissent entendre sans être vus, charge l'un d'eux d'écrire l'entretien et fait venir sa victime.

Snève toute tremblante arrive à la grille du parloir.

Le prince lui parle avec une hypocrite douceur et, comme pris de pitié, lui demande si elle trouve bien dure cette réclusion qu'elle s'est imposée après avoir été par lui-même surprise en adultère.

Bouleversée par ces étranges paroles et n'osant exposer les religieuses aux fureurs de son mari, Snève garda le silence.

Sforza se retira satisfait.

—Vous le voyez, dit-il aux envoyés, elle n'ose pas nier son crime.

La princesse eut bientôt l'explication de la visite et des paroles de son mari. Grande fut sa douleur. Succombant à la pensée d'être déshonorée aux yeux des siens, elle courut se prosterner devant un crucifix et remit sa cause entre les mains du Sauveur. O prodige! le Christ s'anima, il s'inclina vers l'infortunée qui pleurait à ses pieds et lui dit de tendres et fortifiantes paroles.

Peu après, la princesse revêtit les livrées de la pauvreté. Sous le nom de Séraphine, elle s'éleva rapidement au plus parfait détachement, à la sainteté la plus éminente. Sans cesse elle appelait la miséricorde divine sur son mari. Il ne semblait vivre que pour combler la mesure de ses crimes, mais la prière de Séraphine finit par arracher à Dieu ces grâces extraordinaires qui brisent les cœurs les plus endurcis et transforment les plus grands criminels.

Sforza vint se jeter aux pieds de son héroïque femme. Il pleura amèrement

son abominable conduite et tout le reste de sa vie s'efforça de réparer ses scandales.

L'Eglise a mis Snève au nombre des bienheureux. De sa main bénie, glorifiée, puis e la consolation tomber comme une huile salutaire, sur les blessures de votre cœur.

LAURE CONAN.

EDUCATION D'AUTREFOIS

CHARLEMAGNE, le grand empereur, avait senti le besoin de faire instruire son peuple; la valeur des armes pour lui avait bien son mérite, mais cela ne suffisait pas, il fallait d'autres qualités jointes à celle-là. Ne rêvant que gran es choses, il voulait créer une gra de nation et développer les qualités du cœur par le savoir. Tout en rassemblant les débris de l'empire romain, le souverain puissant de France, d'Allemagne et des pays lombards, ouvre une école dans son propre palais, où sans distinctions de classes, riches et pauvres sont admis. Mais qu'arrive-t-l? Les enfants des grands n'ayant nul souci d'apprendre se laissent surpasser par les enfants des manants, qui, eux, n'ayant ni le jeu, ni la chasse, ni la parure en tête font de réels efforts pour apprendre, pour apprendre la grave science qui leur est enseignée. L'empereur, furieux de voir son espérance tr mpée, enlève tout bien, tout honneur à l'écolier paresseux, tandis qu'il récompense les autres. Charlemagne mort, l'empire est démembré et nul n'a plus le souci, au milieu des guerres civil s, de créer ou d'entretenir des écoles. Alors, croupissent dans l'ignorance, ces fils des grands qui se font une gloire de ne rien savoir, et à trav rs les siècles qui suivirent, à part quelques grandes familles qui se distinguèrent dans les lettres, comme celles des Valois et la famille de Henri IV, on peut compter les familles nobles qui firent donner à leur fils une instruction plus qu'élémentaire. La noblesse sacrifiait presque toujours l'instruction qu'elle méprisait à l'impatience de voir ses fils dans la vie active. Elle mettait ceux-ci dans les pages dès l'âge de treize ou quatorze ans, ou à l'académie pour apprendre à se servir d'un cheval, à tirer les armes, à voltiger et à danser. Les livres et les écritoires passaient aux yeux des gens de qualité pour des ustensiles roturiers, bons pour les plumitifs et les " beaux esprits." Aussi les gentilshommes sont-ils parfaitement ignorants, les plus illustres comme les plus modestes; à quelques exceptions près, égalité absolue. Et cette ignorance n'était pas " honteuse", au contraire, elle était voulue, affectée, glorieuse, imitée avec empressement par la petite noblesse.

" Je ne taille ma plume qu'avec mon épée, disait fièrement un gentilhomme!"—" Je ne m'étonne donc pas, riposta un bel esprit que vous écriviez si mal."

Le connétable de Montmorency n'avait aucune instruction, à peine savait-il signer son nom. Les exceptions dépendaient du caprice des pères. Le grand Condé, avait fait ses classes au collège de Bourges et ses exercises à une académie de Paris, traité partout, sur l'ordre de son père, comme le premier écolier venu. A sept ans, il parlait couramment le latin, était en rhétorique à onze, avait travaillé le droit, les mathématiques et l'italien; c'était une exception, mais une exception remarquable pour l'époque.

Dans la bourgeoisie, les garçons étaient préparés dès l'enfance à la vie arde te de leur temps; comme dans la noblesse, l'objet de l'éducation masculine était de faire des hommes de très bonne heure; à quinze, seize, dix-huit ans, ils étaient officiers, avocats, fonctionnaires, mais la bourgeoisie s'appliquait à faire instruire ses enfants, elle tenait les humanités pour le seul fondement d'une éducation virile et pratique. Omer Talon, avocat général, au Parlement de Paris, avait fait de fortes études classiques; d'après un contemporain, les citations grecques et latines se pressaient sur ses lèvres en improvisant. Il avait de vastes connaissances dans la science du droit: A dix-huit ans, il était reçu avocat, commençait à plaider et devenait célèbre immédiatement. Antoine Le Maître, le premier solitaire de Port-Royal, avait commencé par être à vingt et un ans, le premier avocat de Paris; Arnauld d'Andilly nous apprend dans ses mémoires, qu'après avoir travaillé depuis quatre heures du matin, car on se levait à quatre heures chez ses parents, jusqu'à onze heures il fermait ses dictionnaires, disait adieu à son précepteur et à la pédagogie, e fourchait un cheval et s'en allait à travers Paris, chez son oncle Claude de la Mothe-Arnauld, trésorier général de France. Son oncle l'installait dans son cabinet et lui donnait des dossiers à étudier, et il fallait que ce petit bonhomme de dix ans, débrouillât une affaire et en rendit compte de vive voix. A seize ans, le petit Arnauld était M. Arnauld d'Andilly chargé d'un service public

A mesure que le siècle avançait, on se convertissait à l'idée qu'un noble pouvait " étudier " sans déroger. Louis XIII, peut-être par un retour sur lui-même, applaudissait à ces fortes études et voulait faire instruire et élever, monsieur le Dauphin, comme l'était le grand Condé.

Un homme de qualité n'avait plus le droit d'être ce qu'on appelait " un brutal." Des mœurs nouvelles exigeaient qu'il eût du goût, à défaut de science et qu'il se fut formé dans " l'entretien d'un homme de lettres," à juger des ouvrages de l'esprit Il devint de bon ton dans les bonnes maisons de s'attacher au moins un " autheur." On fut très longtemps à faire un pas de plus et à permettre au noble d'être son propre "autheur." Celui qui succombait et composait lui-même ses " ouvrages de l'esprit " devait à sa naissance de s'en cacher ou de s'en excuser, et devait se garder d'attacher de l'importance à ses œuvres.

Du côté des femmes, il y avait de grandes discussions sur ce qu'une femme doit ou ne doit pas savoir; il semblait aux uns que l'instruction serait inutile aussi bien aux nobles, qu'aux bourgeoises, tandis que les autres entrevoyaient des vies ou plus sérieuses ou plus intelligentes pour lesquelles l'ignorance absolue était un

obstacle. Les jeunes filles de la plus haute noblesse étaient les plus ignorantes. Mlle de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, était complètement illettrée lors de son mariage avec le grand Condé, en 1641. On trouva que c'était aller trop loin, et l'on profita, nous dit la grande Mademoiselle, de la première campagne de son époux, pour l'envoyer au couvent des Carmélites de Saint-Denis, afin de lui faire apprendre à lire et à écrire, durant l'absence de monsieur son mari.''

La marquise de Sablé, qui passait pour savante, ne pouvait pas écrire sans faire de nombreuses fautes d'orthographe, elle n'en reconnaissait pas l'utilité, en conséquence, elle ne faisait aucun effort pour écrire correctement.

Que résultait-il de cette ignorance? Assurément, l'éducation s'en ressentait et tous ces beaux messieurs et belles dames, vêtus sous le jour des plus riches atours, très rigoristes sur l'étiquette de cour, offraient un mélange disparate d'extrême raffinement et d'extrême grossièreté. Plusieurs femmes de qualité étaient connues pour avoir la main leste et lourde, le pied à l'avenant; leurs gens et leurs galants en savaient quelque chose. Mme de Vervins, qui appartenait à la Cour, fouettait elle-même ses laquais et ses servantes, et n'y allait pas de main-morte, paraît-il, puisqu'une de ses servantes en mourut. Le comte de Brégis, ayant reçu un soufflet de sa danseuse, la décoiffa au milieu du bal. A un souper, le marquis de la Case saisit un gigot et en frappa sa voisine au visage, la couvrant de jus; elle, bonne personne, en rit de tout son cœur.

Tallemant des Réaux nous raconte une foule de plaisanteries ignobles, des horreurs qu'il est impossible de répéter et qui étaient acceptées par les deux sexes.

La tradition aristocratique exigeait qu'on battit les inférieurs au moindre manquement de leur part. Richelieu rossait ses gens, il rossait les officiers de sa garde, il rossait même les ministres. En Bourgogne, le Marquis de Mauny, outré de ce que des paysans avaient fait attendre du beurre et des œufs à ses gens, sort de chez lui comme un furieux, se jette sur les premiers qu'il rencontre et à coups d'épée, à coups de pistolet, en blesse deux mortellement. On n'y voyait point de mal, ces actes de barbarie se répétaient souvent, tant les esprits comme les cœurs étaient raides et grossiers. La force abondait, la grâce était absente. Dans cette vigueur excessive, on ignorait ce que c'était que le bon goût. L'hôtel de Rambouillet en tint particulièrement école. Une femme de grand cœur et de haute distinction a eu l'insigne honneur et l'inappréciable mérite de créer, par son influence personnelle, une réaction nécessaire et durable contre la dépravation des mœurs, la grossièreté et l'imperfection du langage qui déshonoraient alors le grand monde et la cour. Les bonnes manières sont une partie de la morale; madame de Rambouillet a rendu possible l'œuvre générale, non pas sans peine, il est vrai, mais réussit-on jamais rien sans peine? —Son vieil hôtel était bien délabré, elle voulut le rebâtir, mais d'après des plans nouveaux, et c'est elle-même qui les donne ces plans. A cette époque, il n'y avait pas de salon, on recevait ses visiteurs, dit Tallemant des Réaux, dans n'importe quelle pièce de l'hotel, selon l'heure, la saison ou le hasard. Il n'y avait pas non plus de salle à manger, on mangeait dans sa salle, dans son antichambre ou dans sa chambre. Chaque jour on dressait la table suivant le nombre des convives et on l'apportait toute servie dans une pièce choisie sans règle fixe. Ce fut donc toute une révélation. Madame de Rambouillet eut un salon et une salle à manger, et le salon où l'on vint apprendre la délicatesse de langage et des sentiments, et les bonnes manières, était disposé avec une science consommée. Tendu de velours bleu, rehaussé d'or et d'argent, le jour y était mesuré, les sièges comptés—dix-huit pas un de plus,—des fleurs partout, des objets d'art caressant le regard; l'ensemble ayant l'air d'un sanctuaire si caractérisé que les habitués en parlent toujours comme d'un temple. Les gens de lettres y furent admis et reçus sur le même pied que les gens du monde. Cela ne s'était jamais vu. On avait toujours recherché "les beaux esprits," mais on les traitait comme de pauvres hères qui vivaient presque toujours la main tendue ou l'échine ployée, ne reculant devant aucune bassesse pour obtenir un sac d'écus ou s'assurer une place au bas bout de la table. Ils auraient eu dix fois plus de talent que ce n'était le cas, qu'il leur eut tout de même été impossible de mettre de la dignité dans leur existence. Comment acquérir de la fierté, le respect de sa profession et de soi-même, quand le premier hobereau venu vous faisait bâtonner aux applaudissements de la galerie? Ils étaient payés pour être pédants, ils restaient pédants jusqu'aux moëlles. L'hôtel de Rambouillet tendit à diminuer la distance entre la science ou le talent et la naissance, entre l'intellectuel et l'homme de qualité. Les gens de lettres goûtèrent, pour la première fois, les douceurs de la considération. Traités en égaux, ils quittèrent peu à peu le ton du pitre ou du pédagogue avec les aimables femmes qui leur faisaient cette grâce et leur rendaient ce service. La métamorphose fut lente assurément; ce n'est pas non plus du jour au lendemain que Mme de Rambouillet forma son salon, il lui fallut une dizaine d'années pour en parachever l'éducation. Elle avait le goût le plus vif des choses de l'esprit; elle voulait que tout fut dit avec naturel, mais aussi avec réserve et avec grâce, elle y accoutumait les écrivains comme les gentilshommes et leur donnait l'exemple avec un tact parfait.

La "chambre bleue" vit défiler toutes les illustrations de la noblesse, de la magistrature, des sciences, des lettres et des arts. Voiture, d'après Tallemant, en était l'âme; mais Malherbe fut un des fidèles de la première heure et il demeura le poète attitré du "rond," bien qu'il fut "rustre et incivil." Le comte de Bellegarde, qui le pensionnait, l'avait en grande admiration, sa conversation était brusque, il avait un bégaiement insupportable, mais il faisait de bons vers et "ne disait mot qui ne portât," dit Tallemant, ce fut une recrue précieuse pour le salon; d'ailleurs, il se surveillait à l'hôtel Rambouillet, il faisait l'aimable avec sa barbe grise. Plus tard, il pré-

senta son élève Racan.—Racan appartenait à une famille de vieille noblesse qui pendant des générations, s'était distinguée dans les armes et qui, après avoir été riche et puissante, s'était vue ruinée par des procès. Il demeura dans le château de ses ancêtres à la Roche-Racan jusqu'à l'âge de seize ans époque de la mort de son père. Son cousin le comte de Bellegarde, le prit alors sous sa protection. Celui-ci qui était Grand Ecuyer de France et premier gentilhomme de la Chambre du roi, le fit entrer dans les pages à la cour de Henri IV. Jusqu'alors l'instruction de Racan avait été nulle ou à peu près, telle qu'il convenait à un gentilhomme. Chez le comte de Bellegarde il rencontra Malherbe, fut ébloui de son savoir et tout de suite se sentit attiré vers cet homme, qui devait être bientôt son maître, son initiateur, son père, son ami : ce sont ses propres paroles quand il parle de Malherbe. Il s'établit entre le poète de cinquante ans et l'adolescent, des relations amicales dont le principal lien était la poésie : l'un y aspirait, l'autre y excellait : c'est ainsi que Racan devint l'élève du poète officiel qui se sentait compris et admiré et pas regardé, ainsi que le faisait la foule des gentilshommes, comme le fournisseur des vers de Sa Majesté. Il se prit d'affection pour l'enfant et le fit travailler. Malherbe s'aperçut bien vite qu'il avait tout à apprendre à son élève : grammaire, style, versification, mais il se montra si studieux qu'en peu de temps, il rattrapa le temps perdu. La méthode du maître consista surtout en trois exercices : lire avec son élève, travailler devant lui, corriger ses essais. Je n'entrerai pas dans les détails de ce travail, cela m'entraînerait trop loin, bien que ce soit une étude des plus attrayantes. Malherbe avait loué tout près du Louvre, à l'auberge Notre-Dame, une modeste chambre garnie, où se trouvaient un lit, un buffet, une table et sept ou huit chaises de paille. Cette simple chambre qui ressemblait plutôt à celle d'un écolier, qu'à celle d'un maître, vit accomplir une réforme capitale de la poésie française. Racan y avait ses entrées franches, il y montait à toutes les heures du jour et il eut ainsi l'occasion de surprendre plus d'un curieux spectacle. Un jour qu'il arrivait à l'improviste, il surprend son maître occupé à compter cinquante sous à un ouvrier qui lui avait fait quelque ouvrage. Celui-ci les alignait symétriquement en mettant dix, dix et cinq, puis encore dix, dix et cinq. — Pourquoi cela ? lui Racan qui l'observait. —C'est que je songeais à la pièce que j'ai faite pour le Roi, qui commence : "Que d'épines, Amour accompagnent tes roses !" où il y a deux grands vers et un demi vers, puis deux grands vers et un demi vers." Malherbe était à ce point hanté par le rythme qu'il payait en mesure ! Racan fut un des favoris de l'hôtel de Rambouillet, la société à la fois aristocratique et littéraire, qu'il y rencontrait lui plaisait infiniment ; il ne perdait rien de ce qu'il y entendait et c'était pour lui une excellente école de délicatesse littéraire et morale, qui corrigeait heureusement les exemples reçus au Louvre et même dans la chambre de Malherbe; il retrouvait là Mme des Loges, qui avait elle-même ouvert un salon, composé en partie de protestants. Elle était mariée à un Rochelois, gentilhomme de la Chambre du roi ; c'était une femme excessivement simple, ce qui la distingue de presque toute son époque ; l'esprit très brillant, l'intelligence ouverte, beaucoup de grâce dans les manières, sincère et zélée protestante ; elle encouragea les hommes de lettres qui venaient chez elle tous les deux jours. La société protestante de Mme des Loges, faisait aussi partie de la Chambre bleue. Valentin Conrart, le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française en fut le plus utile, sinon le plus brillant. Il était le bon sens de la maison, l'ami sage et discret à qui l'on s'en remettait avec la même confiance du soin de garder un secret délicat ou de donner la bonne prononciation d'un mot. Il recevait aussi chez lui, on sait que les réunions de lettrés d'où est sortie l'Académie française se tenaient chez Conrart. Il fait bon de considérer cet intérieur de bourgeois à l'aise et indépendant, hospitalier avec simplicité, ne demandant rien à personne et ayant facilement la main ouverte. Sa femme était une excellente et digne créature, qui ne croyait pas qu'on dut faire des embarras parce qu'on recevait à dîner des duchesses ou des marquises. L'aimable secrétaire possédait à Athis, charmante campagne, une belle propriété, dont il faisait les honneurs l'été, aux lettrés ses amis et aux femmes distinguées de l'époque. Mlle de Scudéry, dans sa "Clélie" donne ainsi la description de ce paysage. "L'admirable terrasse donnant vue sur le frais vallon de l'Orge qui s'étend au pied, et la forêt de Sénard au loin, la Seine, large et limpide faisant "un grand croissant" dont les cornes d'argent se cachent dans les herbes de deux admirables prairies, et le petit bois habité par les fauvettes et tout disposé en cabinets de verdure dont les arbres sont si beaux, le vent si frais et l'ombrage si charmant qu'il n'est presque pas possible d'être en ce lieu sans plaisir et sans esprit."

Conrart était quelque peu pédagogue, ce qui était inévitable à force de corriger les ouvrages des autres. Sa conduite était irréprochable, et il semble qu'il n'ait jamais oublié un seul instant, qu'il était protestant : "C'est un si grand désavantage selon le monde que d'être huguenot" écrivait-il en 1647 à un coréligionnaire. C'est qu'en effet, des raisons diverses, n'ayant rien à voir avec le principe même de leur croyance, concouraient à rendre la minorité protestante, infiniment plus morale que la majorité catholique. La plus forte peut-être de ces raisons, était le désavantage social qui s'attachait à la qualité de réformé. Une minorité qui se sent surveillée par un milieu hostile, se surveille elle-même de très près ; elle se débarrasse en outre des âmes peureuses ou intéressées qui jugent trop onéreux d'appartenir au parti des tracassés. Ce fut presque toujours l'intérêt qui fit rentrer la noblesse protestante dans l'Eglise romaine. Il y avait tant de profit à se faire catholique, que peu à peu, un à un, les seigneurs se rangèrent à la religion qui rapportait tous les honneurs, comme toutes les charges lucratives. Le protestantisme s'il en fut affaibli, en fut encore plus épuré. Loin de moi la pensée de vouloir faire ici de la théologie, ce sont simplement des faits, des faits historiques que je note en passant.

A l'hôtel de Rambouillet, on voyait aussi, Chapelain, Ménage, Balzac; Voiture que j'ai nommé en commençant, malheureux pygmée, mais charmant causeur, à l'esprit vif et gai; c'était le boute-entrain de la Chambre bleue, mais il avait aussi ses défauts ce qui faisait dire à Condé: "Si Voiture était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir."

Il était souvent indiscret et avait certaines familiarités qui obligeaient de le remettre à sa place. C'est lui qui un jour, à Rueil, se promenant dans les jardins de la duchesse d'Aiguillon au moment où Anne d'Autrich en villégiature, se promenait elle-même en carrosse, fut appelé par la reine qui lui demanda à quoi il pensait en marchant si vite. Voiture improvisa sur-le-champ les vers suivants qu'il écrivit dans son carnet:

Je pensais que la destinée
Après d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneur,
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse....
La rime le veut toutefois.

Je pensais, car nous autres poètes
Nous pensons extravagammant
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez, si dans ce moment
Vous avisiez en cette place,
Venir le duc de Buckingham
Et qui serait en disgrâce
De lui ou du père Vincent?

La reine loin de se fâcher trouva les vers fort beaux et les garda longtemps en sa poss ssion avant de les donner à Mme de Motteville.

Les bienfaits de ces réunions furent donc de tendre à rapprocher la bourgeoisie lettrée de la noblesse, à adoucir les mœurs par une éducation plus soignée, à montrer aux grands qu'il ne suffit pas de donner un bon coup d'épée pour être quelqu'un et que l'on peut, comme Racan, être grand seigneur et poète et ne pas déroger. Une ère nouvelle semblait s'ouvrir, lorsque la Fronde vint troubler la vie de l'esprit. Ce fut un moment unique, rapide comme un sourire, a dit un auteur, et que l'esprit français n'a plus retrouvé qu'au dix-huitième siècle. La Bruyère n'a pas vu cette époque, mais il a entendu les récits des vieillards de son temps et il écrit:

"Voiture et Sarrazin étaient nés pour leur siècle et ils ont paru dans un temps où il semble qu'ils étaient attendus. S'ils s'étaient moins pressés de venir, ils arrivaient trop tard, et j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors. Les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on était admis, seulement avec de l'esprit, tout a disparu."

La Bruyère regrette ce temps disparu si vite; quelques allusions amères à l'injuste inégalité des rangs, et à sa condition subalterne, quelques plaintes fières sur le bonheur immérité et sur l'insolence impunie des grands et c'est tout. La Bruyère ne songe pas à être un reformateur, il voit et il peint et il n'a pas l'idée que cet état de choses put être réformé, ni rapproché des lois de la justice il sent trop combien est solide cette monarchie qui impose à toute l'Europe. Il est au service d'un prince, il enseigne l'histoire au petit-fils du grand Condé. En entrant dans cette famille altière qu'il connaît de réputation, il se tient sur ses gardes, se retranchant "dans le sérieux," évitant la familiarité qui lui eut été bientôt rendue en mépris, et forçant la considération par le respect. Il avait encore sous les yeux l'utile et affligeant exemple de Santeul qui s'était livré sans réserve à la familière et dangereuse gaieté de cette maison et expiait par des injures, la facilité imprudente et presque enfantine avec laquelle il y répondait. Un jour, il reçut en pleine table, un soufflet de Mme la Duchesse, suivi pour le calmer d'un verre d'eau jeté à la figure. Saint-Simon raconte que Santeul mourut d'une plaisanterie de M. le duc qui aurait vidé sa tabatière dans un verre de vin de champagne et qui le lui aurait fait boire "pour voir ce qui en arriverait"?

Aujourd'hui que les écrivains sont au pinacle, il nous paraît presque inconcevable qu'il y a trois siècles dans les conditions que je viens d'exposer, d'honnêtes garçons qui auraient pu être savetiers ou vendeurs de chandelle se soient faits auteurs de gaieté de cœur. C'est bien la preuve que la vocation littéraire est irrésistible.

MADAME SAUVALLE.

A propos de Théatre

J'avais entendu, l'année dernière, au Théatre National *Plus que Reine*, d'Emile Bergerat, et j'avoue que la première impression avait été pénible. La pièce semblait désarticulée, d'un agencement mauvais et d'un décousu que rien ne pouvait expliquer.

Etait-ce donc là, cet œuvre dramatique, qui, pour me servir d'une expression bien connue, avait fait courir tout Paris et s'agiter tant de critiques?

Je suis retournée, la semaine dernière, l'entendre une seconde fois; ce n'était plus le mérite de la pièce qui m'attirait, à ce sujet, j'étais fixée d'avance, mais la perspective de passer une soirée agréable dans la compagnie d'amies.

Quelle agréable surprise, cependant, m'était réservée, car, ce n'était plus ce que j'avais déjà vu, mais plus cela du tout!

Ainsi, il était facile de constater que l'année dernière, la pièce avait été tronquée, écourtée d'une façon barbare. Quelqu'un y avait aussi ajouté de son cru, et fait un ou deux anachronismes que le cynisme de Talleyrand même n'eut pas accepté. Je n'ose pas parler de l'opinion de l'auteur à ce sujet.

Il ne peut toutefois, là-dessus, n'y avoir qu'une seule opinion: qu'on nous donne les pièces dans leur entier ou rien du tout La probité littéraire existe, quoiqu'on pense, et si aucune loi ne nous empêche de reproduire en notre pays, les pièces de théâtre, sans l'autorisation de leurs auteurs, qu'on le fasse donc de façon à ne pas déprécier leurs mérites devant ceux qui les entendent. Sans compter qu'il y a perversion de goût à forcer un public à accepter une œuvre reconnue célèbre, et qui, dépouillée, sans qu'on le sache, de ses meilleures qualités littéraires, amène certains esprits à trouver beau ce qui n'est plus qu'un vulgaire pastiche.

La nouvelle direction du Théâtre National a compris ce danger de faire la mauvaise éducation des goûts du peuple. Elle a de plus le soin de respecter les pensées et le travail des auteurs. Je l'en félicite et l'en remercie au nom des gens honnêtes et intelligents.

FRANÇOISE.

L'Ennemi Commun.

Nous sommes heureux de donner ici, un témoignage irrécusable en faveur du traitement du Dr. McKay. C'est celui de M. l'abbé François Pelletier, du Séminaire de Québec, qui, ayant, depuis quelque temps, occasion de visiter les inébriés sous les soins du Dr. McKay, à Québec, écrit à ce médecin la lettre suivante :

" Pour vous dire combien j'apprécie votre système, qu'il me suffise de vous informer des résultats constatés par moi-même dans les cinq mois où je me suis occupé activement des alcooliques confiés à vos soins par le recorder. Je dois admettre immédiatement, qu le résultat général a grandement dépassé mon attente. Tous les patients qui avaient le désir de se guérir et qui ont suivi régulièrement votre traitement, ont cessé de boire et déclarent avoir perdu tout goût pour les liqueurs."

Nous constatons avec bonheur ce mouvement de la part de notre clergé. Car, nous osons dire que c'est surtout de lui qu'on serait en mesure d'attendre le plus d'encouragement possible en faveur de la campagne anti-alcoolique. Que sont devenues les croisades d'autrefois contre l'intempérance, le temps où les aubergistes, saisis par l'éloquence d'un prédicateur allait vider dans les champs, dans le fleuve, le contenu des barriques d'alcool que recelaient leurs caves ?

Souhaitons qu'ils reviennent, ces beaux élans aussi persuasifs que touchants. Souhaitons que du haut de toutes les chaires, le vice de l'ivrognerie, dénoncé, flétri, comme il le mérite, soit peu à peu déraciné de notre sol canadien. Voilà un apostolat qui devra tenter tout cœur d'apôtre et de patriote.

Les femmes peuvent aussi aider à ce grand mouvement ; " la caressante diplomatie féminine ", facilitera les moyens à prendre pour endiguer le flot dévastateur de l'alcoolisme. En un mot que tous ceux qui ont à cœur la prospérité de notre pays et le bonheur de ses habitants s'unissent d'un commun accord, pour résoudre le terrible problème, et nous sommes assurés des meilleurs résultats.

Si quelques femmes sont intimidées ou gênée de s'adresser directement au Dr. McKay, Hôtel de Ville, Montréal, nous les prions d'écrire à Mme Durant, au bureau du JOURNAL DE FRANÇOISE, Montréal. Cette dame se charge de procurer aux personnes qui lui en feront la demande, les prescriptions et les remèdes du Dr. McKay, et de garder scrupuleusement le secret de toutes les communications qu'on pourra lui faire.

" Les Contemporains "

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8 — Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10 —Spécimen sur demande —Biographies parues en septembre 1904 :—Prince Jules de Polignac — Mgr d'Huslt. — Amiral Hamelin. — La Harpe. — Biographies à paraître en octobre 1904 : — Léopold II, empereur d'Allemagne. — Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI —Henri de Bornier. — Edmond Burke, homme politique anglais. — Herschell, astronome.

Une baronne centenaire.

La baronne Von Eerde vient de célébrer le centième anniversaire de sa naissance. A cette occasion, l'empereur Guillaume lui a envoyé ses félicitations par un de ses aides de camp.

Une baronne centenaire? Voilà un fait qui mérite d'être signalé.

N'avez-vous pas remarqué, qu'en général les centenaires sont de "vieux domestiques" ou des " gueux ". La pauvreté—comme le sel—conserve.

La Robe du Roi.

A l'ouverture du Parlement à Londres, le grand apparat est de rigueur.

Le roi, suivant la tradition, porte une robe somptueusement riche dont l'extérieur est en velours cramoisi avec des applications de dentelles d'or.

Le manteau, très ample, est muni d'une longue traîne entièrement doublée d'hermine royale. Des centaines de fourrures ont été employées pour la confection de cette doublure : on ne s'est servi que des plus beaux échantillons ; plus de dix mille petits morceaux de fourrures noires sont symétriquement disposés sur l'hermine.

A travers les livres, etc

J'accuse réception d'un exemplaire de la troisième série des " Héros de la Nouvelle-France ", et qui traite, cette fois des *La Vérendrye, père et fils, Dufrost de la Jemeraye et de la découverte du Nord Ouest.* M. Frédéric de Kastner, l'auteur de ces biographies, aussi instructives qu'intéressantes, semble avoir pris pour tâche de fortifier le patriotisme des Canadiens-Français, et d'exalter la fierté de leurs origines. Voilà un noble souci, et à ce titre, ces séries de nos hommes illustres méritent la diffusion qui leur sera faite. Cette brochure, ainsi que les précédentes, sont vendues chez tous les libraires, en particulier, chez Granger & Frères, Montréal, au prix de 25 cents.

* * *

Bienvenue au bulletin de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne française, *Le Semeur*. Son programme est celui de l'Association et ambitionne de former les jeunes gens " aux idées généreuses de l'apostolat social." Bravo ! puisse la moisson être abondante en fruits de toutes espèces.

Le prix de l'abonnement est de 60 cents par année, à Montréal. Au Canada et aux Etats-Unis, 50 cents. S'adresser à l'Administration du *Semeur*, 173 rue Saint-Denis, Montréal.

FRANÇOISE.

Nous lisons dans le *Figaro* en date du 25 septembre dernier :

C'est dès la rentrée prochaine que Mlle Th Vianzone inaugurera à Auteuil, l'établissement d'éducation pour jeunes filles auquel les circonstances actuelles donnent un caractère d'un intérêt tout particulier.

Mlle Th Vianzone, après vingt ans de professorat à Saint-Pétersbourg, nous revient accompagnée des succès littéraires que le P. Didon consacrait dans les fameuses *Lettres à Mlle Th. V...*, qui ont été publiées. Et on ne peut que la féliciter d'une fondation où l'éducation religieuse marchera de pair avec l'instruction.

LE COIN DE FANCHETTE

Rayon de soleil.—Vous me dites des choses fort aimables, mais ce n'est pas à moi, c'est à mes collaborateurs que reviennent toutes ces louanges, et je ne l'oublie p s, croyez-moi. Le plus grand mérite du JOURNAL DE FR N-ÇOISE est de compter à sa rédaction les meilleures plumes canadiennes, qui n'ont pas cru déchoir e écrivant dans ma modeste feuille. Et ce n'est pas tout; il y a des surprises en réserve... Petit poisso deviendra grand, j'espère.

Admirateur de Balzac. — Quel terrible critique, je sais que vous êtes! Et si j'étais peureuse, quelle frousse vous me donneriez! "Je vous verrai à Philippines."

Clarisse—Eh bien, ma chère, je sais que je mérite toute votre indignation et vos pieuses invectives m is, c'est plus fort que m i: quand une femme est tombée, je la plains et ne peux m'empêcher de reprocher sa faute à celui qui l'a induite au mal. Je sais qu'en agissant de la sorte, je m'attire bon nombre d'anathèmes, mais, je crains fortement ne pouvoir jamais me corriger de ce travers. Votre grande charité devra m'en excuser.

Sphinx.—Ne me reprochez pas de rire; si vous voyez les choses et les gens comme je les vois quelquefois, votre visage de sphinx même en serait déridé.

Loizet.—Cette collaboration est impossible.

Siméon. — Vous abordez de très graves questions: le concordat et la séparation de l'Eglise et de l'Etat Mgr d'Hulst était en faveur de la rupture du concordat, et selon le témoignage d'esprits aussi pieux qu éclairés, une séparation entre l'Eglise et l'Etat serait ce qui pourrait arriver de mieux au clergé catholique de la France. Deuxièmement, l entretien des cultes coûte au gouvernement français 45 millions de francs. C'est un chiffre, n'est-ce pas? Comment et par quoi remplacer cela? Voilà le problême.

Sybarite.— 'A la campagne d'où je viens, disait un Sybarite, j'ai aperçu des gens qui creusaient un fossé; rien qu'à les voir, il m'est venu une courbature ... — 'Je le crois, reprit un autre, car ce que tu en dis me donne un point de côté...'' Etes-vous aussi avancé en sybaritisme que vos homonymes? Je le crois, puisque à leur exemple, vous invitez à dîner un an d'avance pour avoir tout le loisir nécessaire de préparer un repas délicat. C'est dit, j'accepte. Prenez garde que nous nous rencontrions chez Pluton!

Petite femme.—On dit, petite femme, que dans l évangile de la messe du mariage, l'Eglise, avant d'engager les épouses à être sages et fidèles comme Sara et Rebecca, les invite à être aimables pour leur mari comme Rachel. Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cet avertissement une leçon salutaire? Il ne suffit pas à une femme d'être honnête, il lui faut de plus être agréable, et c'est ce qu'oublie trop souvent quelques femmes mariées. Elles se demandent ensuite: "Pourquoi mon mari me délaisse-t-il? ne lui suis-je pas aussi fidèle qu'honnête?" Cela ne suffit pas pourtant. Est-il rien de moins attirant que ces dévotes, par exemple, qui ont toujours le nom de Dieu dans la bouche et la médisance sur les lèvres? La femme honnête et désagréable n'est guère mieux que celles-là Réfléchissez à cela quand vous aurez l'envie d'être grognon.

Marthe Glénat. — C'était, d'abord, pour donner au piano, dans un salon, autant de sonorité que possible, qu'on a évité de le placer contre un des murs. La mode en a maintenant consacré le genre, en voilant le dos du piano, au moyen d'étoffes. On emploie, à cet effet, de jolies étoffes ou des soieries chinoises ou japonaises. Il n'est pas de femmes possédant un peu de goût et de savoir-faire qui ne soient capable de draper elle-même son piano. Rien n'est plus aisé.

Bien en peine.—Donnez un beau volume élégamment relié et vous aurez fait un cadeau de philippine tout à fait convenable. En fait de cadeaux, les gens pensent tout de suite à des bijoux; on a bien tort, les circonstances dans lesquelles un jeune homme peut offrir une broche ou un bracelet sont très rares, tandis qu'elles sont de tous les instants celles où l'on peut offrir un beau livre.

Lolotte.—Le crochet revient à la mode. On en fait des motifs et des dentelles pour l'ornementation de la lingerie, et les dessins rappellent, dans le sens de la finesse et de la recherche, la dentelle Cluny. Voilà une jolie occupation pour des doigts musards comme me semblent l'être ceux de la petite Lolotte.

Agaré von Berwick.—Votre article est resté longtemps près de moi, sur mon pupitre. Puis, juste au moment, où après avoir reçu votre lettre, je veux le reprendre pour l'analyser avec vous, voilà qu'il est disparu, que je ne le retrouve plus. Je suis ennuyée de cette disparition qui, après tout, est bien ma faute. Et vous montrez tant de bonne volonté, tant de désir de vous corriger et d'apprendre, que j'aurais aimé vous aider en autant que je le puis. Je vous le répète: il y avait de fort bonnes choses dans votre récit et sa forme surtout était nouvelle. Je m'en réjouis puisque vous m'assurez que tout cela était de vous. Vous devez donc avoir un brouillon sûrement, remettez-le sur le métier, puis renvoyez-le moi, et je vous indiquerai les passages que je crois défectueux. Si vous vouliez que votre histoire laisse un malaise après l'avoir lue, vous aviez réussi. C'est pourquoi je la trouvais bizarre et fantasque—deux qualités à mon avis—et que je l'aurais voulue plus parfaite.

Mme R. (Salt Lake City).—Bonne

nouvelle en effet que celle que votre lettre m'annonce. Je vais avoir bien hâte. Merci, merci.

Compliments à *Rosette, Rose-Denis, Sylvain, Pierrot* et *Lucas*. Mes correspondants comprendront que je ne puis me faire de la réclame dans les pages de ce journal.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—*Voulez-vous me donner la formule d'une lettre de faire-part?*

R.—La voici : Sur un papier grand format, la première page, qui se trouve à gauche, en l'ouvrant, on met :

Monsieur et Madame Thaulozan ont
ont l'honneur de vous faire part
du mariage de leur fille
Coralie Thaulozan
avec
M. Edouard le Kerardec.

Et immédiatement sur la page en regard :

Monsieur et Madame le Kerardec ont
l'honneur de vous faire part
du mariage de leur fils
Edouard le Kerardec
avec
Mademoiselle Coralie Thaulozan

Et dans le bas, au milieu de la page :

La bénédiction nuptiale sera donnée à telle église (ou chapelle) mardi, le 23 janvier, à sept heures du matin.

Dans le coin à gauche, le numéro et la rue des père et mère de la mariée ; à droite, l'adresse des père et mère du marié. Quand le marié et les pères des mariés ont des titres, on doit aussi les mettre.

D.—*Dans un euchre, doit-on mettre ses gants pour aller saluer notre hôtesse bien qu'on doive les enlever quelques minutes après?*

R.—Il commence à être d'usage maintenant qu'on puisse à un euchre aller saluer la maîtresse de maison, sans avoir ses gants. Pour répondre à un autre point de la lettre de ma correspondante je lui dirai que quelques personnes jouent les cartes avec leurs gants, ce qui n'est pas une faute contre l'étiquette, non plus.

LADY ETIQUETTE.

Les lapsus célèbres.

On pourrait faire un volume de toutes les erreurs, bêtises, étourderies échappées à nos plus grands écrivains, à nos meilleurs orateurs. Dans la hâte de l'improvisation ou la fièvre de la composition, combien de lapsus leur échappent qui font la joie un peu cruelle et injuste des auditeurs ou lecteurs. Est-ce manquer de charité que de les relever et de les reproduire ? Un peu, sans doute, mais comme les auteurs furent les premiers à en rire de bonne grâce, on peut, sans grands remords, offrir au public ce petit divertissement vraiment inoffensif. Tout ce qui suit n'enlèvera rien à la gloire et ne nuira pas à la réputation de talent de ceux qui en font les frais.

Voici donc quelques étourderies amusantes :

De Chateaubriand : " L'enseignement philosophique fait boire à la jeunesse du fiel de dragon dans le calice de Babylone."

De Bossuet : " Dieu est partout, même là où on ne croit pas qu'il soit."

De Thiers : " Le climat de la Provence qui serait froid si un soleil torride .,"

De François Coppée : " Elle venait de s'asseoir entre ses deux filles, deux jumelles âgées *l'une et l'autre* de dix-huit-ans "

De Louis Haviu (Le *Siècle*, janvier 1860) : " Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger..."

De M. Francisque Sarcey : " On désirerait dans le chant de Mlle Gilberte un peu plus de légèreté de *main* " Du même : " Le piquant de la plaisanterie, c'est d'être émoussé." Du même encore : " La voix de Mlle Marguerite Ugalde est fort belle et on trouve dans sa dicton la *main* de sa mère. ."

De Napoléon III : " De la richesse d'un pays dépend la prospérité générale."

De Xavier de Maistre : "Saint-Jean Chrysostôme, né à Antioche (*Asie*), ce Bossuet *Africain*..."

De M. Bruyn ministre de l'Agriculture en Belgique : " L'étalon brabançon sera *la poule aux œufs d'or* de la Belgique "

Du président Bérard des Glajeux à l'accusé Lamiette : " Vous avez de bons antécédents. *Je ne vous en fais pas un reproche !* "

D'un rédacteur au *Journal des Débats* : " Ces projets *éclos* dans les ministères et *couvés* par leurs auteurs n'arrivent jamais à *bon port ;* leurs *lambeaux* jonchent les couloirs."

D'Alexis Bouvier. Il a été parlé dans une phrase antérieure d'une certaine fiole : " Le misérable se précipita sur l'enfant, il lui saisit la tête et lui en vida le contenu dans la bouche. Le pauvre petit retomba suffoqué."

La superstition aux Pays-Bas.

La superstition finira bien par disparaître du monde entier, mais ce sera long... et en attendant elle règne en maîtresse un peu partout.

Aux Pays-Bas, on a trouvé un remède aussi simple qu'infaillible pour soigner la jaunisse.

Une brave paysanne de la Veluve ayant gagné la jaunisse, un médecin lui prodigua des soins, mais ne parvint pas à la guérir.

Les bonnes commères du village conseillèrent alors à la patiente de boire de l'eau dans les mains jointes d'une femme, mère d'enfants jumeaux. Depuis quelques jours, elle suit ce régime, et les journaux de la région assurent qu'elle s'en trouve bien.

Il suffit d'avoir la foi !

L'art de rendre agréables les ateliers.

Les cigariers espagnols sont nombreux à New-York et leurs directeurs tiennent beaucoup à ces ouvriers, généralement sobres et actifs Pour leur rendre le travail agréable, les patrons ont trouvé un moyen original. A chaque atelier, ils ont attaché un lecteur, qui s'assied au milieu des cigariers et lit, à haute voix, un journal du matin, puis des romans ou des poésies castillans.

L'ordre est parfait dans les ateliers, grâce, disent les directeurs, à l'attention que les artisans prêtent aux lectures.

EN GLANANT

—C'était le départ de l'Empereur pour Plombières. On jouait, le soir, au jeu du secrétaire, à Fontainebleau. Ce jeu consiste dans l'inscription d'une sentence, d'un mot, d'un proverbe sur un b ut de papier. Quand un assez grand nombre de ces inscriptions ont été mises dans une urne—vulgairement un chapeau—on les tire une à une, on lit tout haut, et le hasard fournit des rapprochements qui sont parfois de jol es coq à l'âne. On avait demandé : pourquoi les membres du concile de Noyon (il s'agissait alors du conseil œcuménique de Rome) ont-ils reconnu une âme à la femme ?

—Parce que, répondit obligeamment l'Empereur, ils se sont souvenus de leurs mères !

—Parce que, répondit avec un grand succès M. C... conseiller d'Etat, ils... étaient célibataires !

* * *

—Nous sommes encore à Fontainebleau ; la cour y joue aux jeux... innocents

On demande comment on peut parvenir à reconnaître le mensonge de la vérité ?

—En les faisant passer tous les deux par la même porte, dit l'Empereur : Soyez sûrs, ajouta-t-il, que le mensonge passera le premier.

Au même instant un huissier ouvre les deux battants du salon, et l'on voit deux ministres s'excuser et se défendre de pas er avant l'autre.

Enfin, le plus jeune fait valoir son âge sa récente entrée au ministère et cède le pas .. à S n Excellence M. le ministre d'Etat.

Cette entrée fit beaucoup rire et obtint un grand succès.

Pourquoi ? avait l'air de se demander M. Rouher, qui riait plus fort que les autres, bien entendu !

* * *

—Riche d'esprit, Mûrger était le plus souvent nécessiteux, exempl· :

On était dans la semaine de Noël. Le facteur, portant l'almanach de l'année, selon l'usage, sonna à la porte :

—Ah ! c'est vous, dit Mûrger, de l'air le plus naturel du monde, eh bien! je n'en prendrai pas cette année-ci, je n'en ai pas été content l'année dernière.

* * *

—A l'époque où il écrivait son roman le *Sabot rouge*, dans lequel entre parenthèse il n'était nullement question de sabot Mûrger—délicieusement paresseux—ne se décidait à travailler que fasciné par la vue d'un billet de banque de cent francs que le directeur de son journal avait soin de piquer chaque jour sur le bureau du romancier nécessiteux.

—Cent francs par jour ! lui dit un confrère témoin d'une de ces scènes, que pouvez-vous faire de tout cet argent ?

—J'*arrose* mes créanciers, riposta mélancoliquement Mûrger, trop cependant, *ils repousseut*.

Conseils Utiles

RHUME DE CERVEAU.— Le meilleur moyen d'enrayer un rhume de cerveau, c'est de respirer de la teinture d'iode.

Il faut pour cela se servir d'un flacon à large ouverture, s'en servir très fréquemment pendant quelques heures ; s'assurer que la teinture d'iode n'est pas éventée, et surtout employer ce remède dès l'apparition du rhume.

TACHES DE FRUITS.—Lavez la tache avec du savon; si elle résiste, imbibez-la d'eau faites un entonnoir de carton, présentez-en le tuyau sous la tache et brûlez du soufre dessous.

DE LA ROUILLE SUR LE LINGE. — Imbibez-le de suif que vous maintenez fondu et frottez avec un peu d'acide sulfurique (vitriol) étendu de 10 fois son volume d'eau. Autre : humectez la tache avec de l'eau que vous couvrez d'acide tartrique. De graisse sur soie ou laine imbibez un linge d'essence de térébentine et frottez-en vigoureusement la tache, l'étoffe étant posée sur un linge sec pour enlever l'essence. On dégraisse les étoffes de laine avec du fiel de bœuf. On les en imbibe, on laisse reposer une heure, on frotte et ensuite on lave. De cire — elles s'enlèvent en frottant avec de l'esprit de vin. Il en est de même des taches de résine, de vernis, de poix.

Cuisine facile

RESTES DE POULET ROTI. — Faites un roux blond, mouillé de bouillon ; mettez une vingtaine de champignons dans un peu de bouillon, et un peu de jus de citron ; ajoutez-les à la sauce ainsi qu'une cuillère à café de vin de Madère ; faites chauffer les restes de poulet dans cette sauce ; dressez-les sur un plat et les garnissez avec cinq œufs frits et cinq croûtons, taillés en forme de cœur, placés alternativement.

Si les restes de poulet sont peu considérables, on les désosse, pour les couper en petits morceaux que l'on fait frire dans la pâte, comme des beignets.

BŒUF RÔTI. — Le morceaux où se trouve le filet est le plus recommandable. Placez-le à la cuisinière avec poivre et sel, arrosez-le du jus qui en découle pendant une heure ; ajoutez ensuite une chopine d'eau dans la cuisinière et continuez de l'arroser avec cette eau jusqu'au moment de le tirer. Si c'est un gros morceau, prenez au moins trois ou quatre heures pour le cuire.

FLAN RUSSE.—Vous battez en neige quatre blancs d'œufs, vous y ajoutez alors, battant toujours, 2 cuillerées de sucre en poudre et autant de gelée de groseille ou de framboise. Vous versez dans un plat creux légèrement beurré, et vous mettez à cuire 10 minutes soit au four, soit avec feu doux dessous et bon feu dessus. On sert très chaud.

Voilà un dessert peu coûteux, vite préparé et très bon.

PAGE DES ENFANTS

La Cravate Rouge.

SUR la route de Châtillon, poussiéreuse et blanche, cheminent incessamment—comme une procession de fourmis noires—des corbillards de pauvres, le plus souvent insuivis, conduisant les cadavres des "sans-le-sou" de Paris à leur dernier asile.

C'est un spectacle qui n'est pas d'une folle gaieté, mais auquel, cependant, on s'habitue à la longue.

Allant souvent visiter un de mes amis, peu fortuné mais passionné pour le jardinage, lequel a loué deux cents mètres de terrain dans la zone des servitudes militaires, je me croise très souvent avec ces funèbres cortèges, et, devant eux, je lève, bien entendu, chaque fois, mon chapeau.

Un dimanche, vers cinq heures de l'après-midi, je vis venir vers moi un corbillard de dernière classe, très triste dans sa lugubre propreté. Je n'eusse point fait attention à celui-ci, tellement j'ai coutume d'en rencontrer sur mon passage, si je n'avais été frappé de la mise excentrique du seul être humain qui suivait le cercueil—celui d'une femme—comme je pus en juger par l'inscription, très lisible, de la couronne mortuaire :

A MA FEMME BIEN-AIMÉE.

Des gavroches, groupés en face du marchand de "frites", y "allaient", cyniques, de leurs quolibets gouailleurs.

—Mince de regrets ! disait l'un, efflanqué comme un échalas et plus blême qu'un pierrot de Willette. Une cravate rouge ! Pourquoi pas tout de suite un complet de nankin et des gants jaunes ?

—C'est pourtant pas méchant de ramasser dans le ruisseau un cordon noir et de se le mettre au cou, dit un autre pâle voyou. Vaurien, c'est possible, ajouta-t-il d'une voix blanche et pâteuse, mais on a de la tenue, au moins.

Pour moi, ma résolution était prise. Je voulus en avoir le cœur net. L'homme avait l'air profondément atteint par la douleur. Deux gros ruisseaux de larmes sillonnaient lentement ses joues hâlées par le travail en plein air... Cette cravate rouge piquait singulièrement ma curiosité.

Je suivis le convoi jusqu'au cimetière de Bagneux.

* * *

Lorsque les fossoyeurs eurent descendu la bière dans le trou, l'homme désespéré, les yeux hagards, jeta une pelleté de terre qui résonna sourdement, puis il s'agenouilla et, s'étant relevé, il prit lentement le chemin de la grande porte de la nécropole.

Je le suivis, et, l'ayant facilement dépassé, je me tournai vers lui et lui tendis la main.

Ses regards, dirigés vers moi, eurent une expression indicible. Il soupira bruyamment, heureux de trouver un être vivant qui compatit à ses peines.

Quelques instants après, nous étions attablés devant une bouteille de vin et un siphon d'eau de seltz, sous une maigre tonnelle attenant à un petit cabaret misérable, et mon nouvel ami me racontait en quelques mots son histoire.

—Nous étions nouvellement mariés, me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Je l'aimais comme je l'aime encore, et je crois bien que jamais je ne me consolerai de sa mort. Elle avait gagné un refroidissement en allant au lavoir. Car nous sommes pauvres.... bien pauvres. Je suis aide-maçon, et ce n'est guère brillant, comme vous pensez. Lorsque Marie s'est mise au lit, il y a deux mois de cela, c'était ma fête, la Saint-Victor, et elle m'avait, le matin même, la pauvre chère femme, acheté au "Soldat Laboureur" une superbe cravate rouge... celle que j'ai là...

"—La trouves-tu jolie ? me demanda-t-elle.

"—Si jolie, ma chérie, lui fis-je, que je ne la mettrai, je te le promets, que le jour où nous sortirons ensemble.

"—Tu es un grand enfant.

"—Non, c'est dit et j'y tiens. Je ne la mettrai que ce jour-là. Je t'en donne un billet.

D'abondantes larmes interrompirent le récit du pauvre manœuvre.

J'ai tenu parole, me dit-il après un silence déchirant. Deux mois, ma pauvre femme est restée sans sortir, alitée, mourante, entouré de fioles inutiles et de remèdes menteurs... Aujourd'hui... ça été sa première sortie... et... c'est pour cela que j'ai étrenné la cravate rouge dont Marie m'a fait cadeau pour ma fête.

* * *

Je ne trouvai pas une parole, et, dans la demi teinte de la nuit qui commençait à tomber sur la route poudreuse, je serrai la main de Victor à la broyer.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Sans ma queue on me trouve ou [sublime ou stupide.
Avec elle, je suis un traître, un [homicide.

Histoire du Canada

Nommez les deux causes qui retardèrent le progrès de la colonie à ses débuts ?

Devinettes amusantes

A quelle heure part le train de midi 60 ?

Depuis quand Jacob était-il veuf ?

Réponses à Jeux d'Esprit

Question d'histoire

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Quelle est la reine dont le père mourut assassiné, le mari décapité, la fille en prison et le fils en exil ?

Rép. Henriette-Marie de France.

Ont répondu : Marie-Ant. Gosselin, Chicoutimi ; Lucile L'Heureux, Québec ; Adolphine, Trois-Rivières ; Adrienne, St P. ; Josette L., Lys de la Vallée ; Juliette V. ; Francine St-O. ; Charlotte Guilbault, Joséphine Bra-

 PAGE DES ENFANTS 

zeau, Marie Anne Latouche, Académie Ste-Marie, Montréal ; Joséphine A. Lucette, C. ; Fleur des Bois, Feuille d'automne, Trois-Rivières.

Histoire du Canada

Faits aux dates suivantes :

1535.— Jacques Cartier découvre le Canada.

1608. — Fondation du Québec par Champlain.

1639.—Arrivée des dames Ursulines et des Hospitalières.

1645.— La paix des Trois-Rivières.

1659.—Arrivée de Mgr de Laval à Québec.

1663 —Séminaire de Québec fondé par Mgr de Laval.

Création d'un *Conseil Souverain* par le roi Louis XIV chargé d'administrer la justice et de régler le commerce, etc.

Ont bien répondu : George-Emile Boulay, Coaticook ; Siméon Bouliane, Malbaie ; Lucile L'Heureux, Adolphine, Québec ; Josette, Rodolphe G., Francine St-O. ; Lys de la Vallée, Juliette, V. Marie-Ange, J. Joséphine, S. Adrien et Justin, Montréal ; Andréa B. et Corinette, Trois-Rivières ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi.

Liste des "Garneau" qui ont bien répondu aux Jeux d'Esprit :

Cécile Dubé, Roger Dorval, Rhéa Leblanc, Amanda St-Georges, Abdon Côté, Armand Laverdure, Christophe Charron, Arthur Landry, Eric Roy, Laurenza Délorme, Athanase Juneau, Léon Mackey, Charles Peachy, Laura Peachy, Laurenza Lajoie, Juliette Pelletier, Arthur St-Georges, Emile Déslets, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Maria Mathieu, Dona Landreville, Dora Joinette, Marie-Jeanne Scantland, Philippe Belanger, Rosario Barrette, Alice Dumais, Yvonne Landreville, Edouard Faulkner, Ubalde Séguin.

Tante, est-ce bientôt les étrennes ?
—Non, mon enfant... mais pourquoi cette question ?
—Pour savoir quand il faudra recommencer à l'aimer davantage !

Petite poste en famille

George-Emile Boulay.—J'ai en effet passé de bien belles vacances petit ami, et dans ma solitude des bords de la mer, j'ai pensé souvent à mes chers neveux et nièces. Je suis contente de te voir si fidèle, je t'en fais mon compliment et t'engage à continuer. Bien des amitiés pour mes correspondants de Coaticook. Je ne veux pas qu'on m'oublie non plus que leur page.

Maman d'Adrienne.—Merci de vos compliments que je m'efforcerai toujours de mériter. Oui, j'aime beaucoup les enfants et je me suis constamment intéressée à eux. Je voudrais pouvoir leur faire tout le bien possible et j'espère qu'en cela, chère madame, vous saurez un peu guider mon expérience en m'aidant de vos bons conseils. Merci encore de votre amabilité si cordiale et croyez en retour à toute ma reconnaissance.

Dr. D... Sandy-Boy.—L'abondance des matières et l'espace restreint qui m'est alloué, m'ont empêché de venir plus tôt vous faire part de mes découvertes relativement à la discussion historique de l'été dernier.

Il appert, d'après les recherches que j'ai faites, que vous avez eu un peu raison, mais que moi je n'ai pas eu tout à fait tort. On dit quelque part que la duchesse de Dantzig, Maréchale Lefebvre, donna à son mari, tout comme une bonne petite canadienne, le joli nombre de 14 enfants dont douze garçons et que les deux derniers moururent à l'armée. La dernière édition du dictionnaire de Larousse fait mention de douze enfants et ne dit mot de deux garçons morts à l'armée, ce qui me fait croire que la chose n'est pas vérifiée. D'ailleurs, du moment qu'ils ne survécurent pas, il n'est rien d'étonnant que les mémoires du temps ne parlent pas d'eux.

Dans tous les cas, chose bien assurée c'est que le duc de Dantzig ne donna pas douze garçons à l'empereur Napoléon, car, s'il en eut été ainsi, nous verrions ces jeunes héros mentionnés dans l'histoire du temps.

Qu'en pense l'illustre disciple et Esculape ? Je n'en suis pas moins portée à croire, docteur, que je n'avais pas tout à fait tort en soutenant que la Maréchale Lefebvre n'avait jamais eu d'enfants, je parie que vous eussiez fait la même chose à ma place....

Tante Ninette.

Tante Ninette,
Journal de Françoise,
Montréal.

Chère bonne Tante Ninette,

A notre grand plaisir, nous avons repris nos classes, lundi dernier. Les nombreuses réparations faites à notre école n'étant pas terminées le 1er de septembre, nous avons eu un autre mois de vacance. Le repos a été long et nous nous proposons d'étudier bien fort afin de reprendre le temps perdu. Nous essayerons de bien répondre à toutes les questions que vous voudrez bien nous poser dans votre page des enfants.

Le beau prix que vous nous promettez excite l'ambition de tous les élèves. Tous veulent le gagner. Nous vous sommes infiniment reconnaissants pour votre bonté à notre égard.

Chère bonne tante Ninette, tous vous envoient leur plus affectueux merci, et espérant que vous serez contente de vos petits neveux et nièces de l'Ecole Garneau.

Par Cécile Dubé.

Ottawa, 7 octobre 1904.

Un petit monsieur beaucoup moins brave que Tancrède, et qui l'a prouvé maintes fois, se réveille en sursaut au milieu de la nuit.

—Tiens, fait-il, je rêvais que Raoul me donnait une gifle.

Et, se tournant de l'autre côté, il murmure en se fermant les yeux :

—Si je pouvais rêver que je la lui rends !

Par le Droit Chemin

Par HENRI ARDEL

I

—Que vous ne devez pas me dire parce que... à cause des stupides questions d'argent?... Est-ce pour cela?

Il inclina la tête. Elle eut un geste d'épaules qui rejetait l'obstacle bien loin derrière elle, avec le superbe mépris des jeunes. Leurs regards se rencontrèrent. Mille fois mieux que toute parole, ils disaient l'éternel et double aveu... C'était la minute inoubliable, grave et divine comme un serment. Tous deux eurent la conscience que sans un mot, ils venaient de se donner leur vie l'un à l'autre, pour la joie et pour l'épreuve. Désormais, ils seraient deux en une seule âme, quelles que fussent les difficultés qui semblaient peut-être devoir les séparer... René prononça presque bas:

—Simone, vous comprenez ce que je rêve depuis que je vous connais?...

Elle eut un sourire où il y avait de la timidité et une joie si émue qu'une buée de larmes mouillait tout à coup ses yeux

—Oui je crois bien que je comprends. Mais ce que vous pensez ainsi, je voudrais vous entendre me le dire ici, devant la mer, où le bon Dieu est seul à nous écouter...

—Simone, je rêve que vous deveniez ma précieuse petite femme, pour que j'emploie tous les jours de ma vie à essayer de vous rendre heureuse...

Naïvement, elle murmura :

—Moi aussi, je rêve cela...

Il tressaillit soudain de la voir si confiante. La conscience se réveillait en lui, impitoyable, des obstacles que la ruine de sa famille créait entre eux. Comment avait-il pu les oublier un moment ?... Comment osait-il vouloir entraîner vers un avenir incertain, reposant sur son seul travail, cette enfant qui ignorait tout de la lutte pour la vie ?... Cela, jusqu'à un instant où, devant elle, il n'avait plus vu qu'elle, le monde entier disparu derrière sa fine petite personne; tout cela, il se l'était répété tant de fois depuis quelques semaines !...

—Simone, Simone, j'ai peur de commettre une mauvaise et égoïste action en vous demandant de devenir tout mon bonheur... car, je vous le répète, je n'ai plus aucune fortune... A l'heure actuelle, je possède seulement ce que je gagne, et pendant trois ans au moins, peut-être plus, il en sera ainsi, puisque jusqu'à cette époque, les chétifs revenus qui me sont restés doivent être employés à acquitter une dette de mon père. Alors, seulement, je toucherai les intérêts de la maison qui constitue tout mon bien...

Elle le savait déjà. Et justement à cause de sa fière délicatesse, elle l'avait estimé plus encore.

Elle eut un beau sourire insouciant.

—Qu'est-ce que cela fait que vous n'ayez pas de fortune ?... Moi non plus, je n'en ai pas !... Vous serez obligé de m'accepter sans dot... Eh bien, nous serons un ménage pauvre, voilà tout ! Il n'y a pas que les gens riches qui se marient !... Vous travaillerez et moi aussi...

—Travailler, vous, petite Simone ?

Sur le jeune visage, une expression sérieuse passa, qui fit soudain une vraie femme de cette enfant rieuse.

—Et pourquoi ne travaillerais-je pas ? Du jour où j'ai été assez grande pour réfléchir, j'ai compris que notre seule fortune était le grade de père... Je me suis dit qu'un moment pouvait très bien venir où il faudrait me débrouiller dans l'existence, et j'ai cherché ce que je pourrais faire. Anne a voulu que j'aie mes deux brevets, malgré les larmes que me faisaient verser les problèmes, et je suis très bonne musicienne, je pourrais donc donner des leçons... En travaillant encore mon dessin, il me semble que j'arriverais à pouvoir faire des illustrations très passables, non pas avec le talent d'Anne, bien entendu... elle, c'est une vraie artiste !... mais enfin il faut toujours commencer !... Puis je suis très capable de faire mes robes et mes chapeaux... Je crois vraiment que je ne serais pas une femme trop coûteuse!

Avec une tendresse infinie, il murmura :

—Oh ! mon aimée !... ma vaillante petite aimée...

Lui qui connaissait la vie, il savait bien qu'elle parlait comme une fillette qui n'a jamais été aux prises avec la réalité. Mais il sentait aussi qu'elle serait brave devant n'importe quelle difficulté, qu'il trouverait en elle la compagne par excellence, courageuse, tendre et dévouée... Et il la contemplait avec une sorte de joie éblouie, n'osant croire encore que tout à coup, de cette façon imprévue et délicieuse, le rêve avec lequel il vivait depuis qu'il la connaissait, le rêve cru impossible se réalisait...

—Alors, Simone, c'est vrai, vous n'avez pas peur d'accepter un avenir... gros de soucis que tout mon amour ne pourra peut-être vous éviter ?

De nouveau, un lumineux sourire passa sur les lèvres de la jeune fille, laissant luire l'éclair nacré de ses petites dents.

—Je n'ai pas peur du tout, je suis une vraie fille de militaire... Et quoique vous ayez l'air d'en douter, je sais très bien que la vie est fort chère !... J'entends souvent Anne gémir sur le prix des choses... Eh bien je gémirai comme elle, mais pas trop, soyez tranquille, et pas devant vous pour ne pas vous ennuyer. Anne ne gémit jamais devant papa. Je ferai comme elle... D'ailleurs, si je peux ainsi vous ôter toute inquiétude, écoutez ceci: je resterai votre petite fiancée fidèle, aussi longtemps que vous jugerez sage d'attendre pour que nous ne risquions pas de mourir de faim en ménage... Si vous voulez même, jusqu'au jour où la dette de votre père sera payée...

Il prit les mains fines et les porta à ses lèvres comme un trésor. Tous deux se sentaient heureux infiniment, si heureux que René, comme ceux à qui la destinée a été rude, avait peur du bonheur entré soudain dans sa vie.

—Simone, ma Simone unique, dites-moi que votre père ne va pas vous refuser à moi.

—Père me gâte bien trop pour m'empêcher d'être heureuse comme je le désire!... Et puis il vous estime beaucoup, beaucoup....

—Mlle Anne...

—Anne, ma chère, chère Anne, ma maman, elle vous juge comme père... Aussitôt rentrée, je vais lui dire... ce qui vient d'arriver.

Inquiet un peu, il demanda encore:

—Elle ne sera pas mécontente que je vous ai parlé à vous, la première?... C'est bien incorrect... Je m'en aperçois maintenant, trop tard!...

—Anne a l'esprit trop large pour être fâchée! Et puis elle a confiance en moi, comme j'ai confiance en elle... Toujours, elle m'a laissée très indépendante, sachant bien que je ne voudrais rien faire que je ne puisse lui avouer. Elle me verra... si contente!... qu'elle ne demandera rien de plus...

—Malgré ma pauvreté?... Votre sœur et votre père doivent avoir de si hautes ambitions pour vous!

D'un regard qui était un enthousiaste hommage, il enveloppait la svelte silhouette découpée par la blouse de linon rose et le jupe un peu courte, les cheveux noirs ombrés de reflets bleus, les yeux d'eau verte aux clartés changeantes, la bouche d'enfant, expressive dans le visage qui avait l'éclat d'une fleur fraîche ouverte.

Elle sentit la sincérité de cette admiration d'homme; et, en toute simplicité, elle en fut heureuse, parce qu'il lui semblait doux de plaire ainsi à celui qui lui donnait sa vie... Mais, un peu confuse tout de même, elle reprit vite, pour détourner la pensée du jeune homme:

—La personne la plus exigeante à mon sujet, c'est ma marraine, une vieille amie de ma grand'mère,—la mère de maman... Elle est bonne, mais très... volontaire, convaincue qu'elle fait toujours mieux que tout le monde. De tout temps, elle m'a déclaré qu'elle me doterait si je me mariais à son gré, mais seulement à son gré! Or, comme nous n'avons pas du tout les mêmes goûts, il y a bien longtemps que je ne la considère plus comme la marraine de Cendrillon!

Elle expliquait tout cela avec une vivacité joyeuse insouciante de ce qui n'était pas l'heure présente.

—Alors, vous pensez que notre mariage ne lui plairait pas?

—Elle commencera sûrement par fulminer, d'abord parce que c'est son habitude; ensuite parce que ce n'est pas elle qui vous aura découvert; enfin parce qu'elle me voulait un époux pour le moins milionnaire. Mais après tout, comme elle m'aime vraiment, je crois, à ma manière, peut-être elle s'apaisera... et me pardonnera de n'avoir pas pris un époux de sa main. En revenant de Mers, la semaine prochaine, je dois aller passer deux jours chez elle, à Amiens où elle habite... Je lui annoncerai la grande nouvelle moi-même... Si papa ou Anne la lui écrivait, elle serait exaspérée, et moi n'étant pas là pour essayer de plaider notre cause, tout serait perdu!...

Elle s'interrompit et répéta avec un rire frais:

—Tout serait perdu!... Vous devez trouver que je parle comme une personne bien intéressée... Mais c'est que si marraine voulait être généreuse tout de suite, nous ne serions pas obligés d'attendre des mois et des mois, même des années!...

—Pour être heureux! finit-il doucement, emprisonnant de nouveau la petite main qui tourmentait la jupe de drap.

Il éprouvait bien un vague remords à l'idée que peut-être, réellement, à cause de lui, elle pourrait être privée de la dot promise. Mais de la voir si vaillante, il ne comprenait plus la terreur qu'il avait eue de faire son malheur en lui demandant de partager la destinée hasardeuse d'un homme sans fortune. Une foi merveilleuse lui venait en sa propre énergie, en son travail, en sa volonté, la foi qui transporte les montagnes.

Ils étaient à l'une de ces heures bénies où nulle difficulté ne parait impossible à vaincre. Comme elle l'avait dit, s'il le fallait, l'un et l'autre ils travailleraient pour alimenter leur foyer, puisqu'ils avaient la jeunesse et la santé, et le courage...

Aucune réalité brutale, en cet instant, ne les arrachait à leur rêve. Même nul indiscret passant ne les troublait dans la solitude de la falaise. A peine, un bruit de voix arrivait parfois jusqu'à eux, du jardin de quelque villa. Ils ne l'entendaient pas plus qu'ils ne voyaient, un peu au-dessous d'eux, les chalets étagés dans les arbres, le ruban clair de la route, même les vagues ourlées d'écume qui mouillaient les galets de la plage. Simone, confusément, pensait que son frère allait revenir la chercher et elle souhaitait qu'il tardât encore un peu, que l'heure exquise de ses fiançailles imprévues ne fût pas encore écoulée...

Avec une drôlerie émue, elle demanda:

—Je voudrais savoir quand vous avez commencé à vous dire que je pourrais bien devenir pour vous une bonne petite épouse?

—Je crois bien que cela est arrivé le premier jour où je vous ai vue!

—C'était quand?... Un dimanche, n'est-ce pas? à la sortie de la messe?...

—Oui, vous étiez arrêtée dans le petit cimetière, devant la porte de l'église, et vous regardiez la mer qui était bleue comme aujourd'hui,—avec une mine d'extase, des lèvres gourmandes de brise saline, des yeux larges ouverts; et dans votre robe blanche, sous votre capeline de paille, vous étiez si... adorable que...

—Que...

...J'ai pensé que s'il m'était permis de choisir une fiancée, je la voudrais telle que vous m'apparaissiez en ce moment-là!

—Oh!! vraiment, vous avez pensé cela?

Elle levait vers lui de larges prunelles, candidement ravies, un peu incrédules. Mais dans le regard qu'elle rencontra, elle vit une telle sincérité, qu'elle ne douta plus.

Elle devint très rose et dit un peu vite:

—Alors?... racontez encore...

Mais à son oreille une voix résonna qui n'était pas celle de René Soraize.

—Ah! Simone, enfin je te retrouve!... Quelle idée de grimper à cette hauteur!

C'était Jean, les joues écarlates, qui arrivait tout haletant de la montée qu'il avait menée bon train, sans descendre de sa bicyclette, avec l'ardeur de ses seize ans.

Simone eut, vers lui, un regard de créature qui s'éveille. Etait-il possible qu'à peine un peu plus d'une heure se fût écoulée depuis que son frère l'avait quittée?... Pour elle, un monde nouveau s'était ouvert où elle entrait, heureuse et confiante infiniment. Comment son frère ne voyait-il pas que, tout à coup, le bonheur était venu à elle?...

Mais il ne s'apercevait de rien. Il expliquait à René, qui ne l'écoutait pas, le pourquoi de sa course solitaire à Ault. Il en racontait les menues péripéties et il ne s'étonnait pas du désir formel exprimé par Simone de revenir tout de suite à Mers. Là elle trouverait Anne dont le cœur allait entendre son cher aveu...

Et tous trois reprirent la route ensoleillée qui, maintenant, semblait à Simone un beau chemin de lumière.

II

Devant la baie de sa fenêtre large ouverte, Anne de Broye peignait.

Simone n'avait pas dit une parole vaine en qualifiant sa sœur d'artiste. Elle le méritait hautement, de l'aveu même des maîtres qui avaient l'occasion de voir les illustrations qu'elle donnait à des revues artistiques, les aquarelles signées de son nom qui figuraient dans les expositions et lui avaient mérité une véritable réputation parmi les connaisseurs.

Dès son enfance, elle avait aimé la peinture avec passion, peut-être parce qu'elle sentait en avoir reçu le don; et ce don, elle l'avait développé par un travail incessant, malgré la lourde tâche que lui avait apportée la mort de sa mère. Elle avait seize ans, alors. Ce que lui avait coûté son absolu dévouement aux siens, elle ne l'avait confié à nulle oreille. Elle avait été l'amie la plus sûre pour les deux frères nés après elle, maintenant en garnison au loin, pour sa sœur cadette, Marie, que la vie religieuse lui avait enlevée; elle s'était montrée une vraie mère pour Simone, sa fille selon la tendresse, et pour Jean dont la naissance les avait faits orphelins.

Son père se reposait entièrement sur elle. Il lui portait une tendresse, une estime et même une admiration profondes; mais, homme d'action, peu exercé à pénétrer les replis des cœurs féminins, il ne se demandait jamais si elle n'eût pas désiré une existence autre. S'il lui avait scrupuleusement transmis les quelques demandes en mariage venues à elle, fille du monde sans dot, insistant même pour qu'elle ne repoussât pas certaines, il avait été, dans le secret de sa pensée, satisfait de ses refus, car il sentait bien qu'elle était l'âme d'une maison où sa présence était indispensable. Si elle avait désiré avoir son foyer comme les autres femmes, elle n'en avait rien trahi.

Jamais, non plus, elle ne faisait allusion à la valeur pécuniaire de ses travaux. Seulement, bien des fois, les sommes gagnées avaient été, en silence, versées par elle dans la caisse commune pour équilibrer un budget difficile à établir dans une famille de six enfants, où les études des garçons, leur vie dans les écoles et les garnisons étaient coûteuses.

Dans le monde, les occupations d'Anne de Broye étaient considérées comme un passe-temps de femme très intelligente que le mariage n'avait pas tenté et qui s'était créé une vie conforme à ses goûts. Prodigieusement active, elle menait de front une foule d'occupation, sachant être tout à la fois une femme du monde très élégante, une maîtresse de maison parfaite et une artiste fervente.

Si simple fût-elle et si profondément bonne, elle semblait imposante, peut-être parce qu'elle était grande, d'allure souveraine, avec des traits d'une régularité presque excessive, dont l'expression était un peu hautaine quand le sourire ne les éclairait pas. Comme Simone, elle avait les cheveux très noirs, ondés, qui eussent volontiers enserré son front de boucles capricieuses. Mais fuyant toute singularité, elle les lissait sans pitié. Seule, une petite boucle rebelle gardait sa liberté vers l'une des tempes, donnant une grâce imprévue et originale à ce visage de vierge romaine.

L'après-midi qui s'achevait avait été pour Anne de Broye un vrai jour de congé, car elle avait pu travailler en paix, tous les hôtes de la villa étant partis en promenade. Et maintenant, l'œuvre créée par elle prenait la vie sur le papier, elle se reposait un instant, la tête appuyée sur la main, regardant, les yeux mi-clos, le large horizon de mer qu'elle apercevait de sa fenêtre.

Mais tout à coup un tintement clair de grelot la fit tressaillir. Etait-ce déjà Simone et Jean?... Sitôt?... Un accident était-il arrivé?... Elle se leva vivement et se rapprocha du balcon. Oui, c'était bien les promeneurs. Ils paraissaient très gais et leurs machines roulaient du même élan régulier. Pourtant, elle s'écria hâtivement:

—Comment, mes enfants, vous voilà de retour!... Vous est-il arrivé quelque chose?

—Rien de regrettable, Anne chérie. Je vais te raconter, jeta Simone, qui avait sauté à terre à la voix de sa sœur.

Du petit perron de la villa, l'aînée la regardait approcher, un peu étonnée de la voir pensive, si absorbée par quelque songe mystérieux, qu'elle ne remarquait pas la présence de sa sœur.

—Simone!... Eh bien, Simone?... Quelle mine rêveuse!

(*A Suivre*)

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers.

sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après,

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat,** étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Le Temps est Arrive

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc !

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

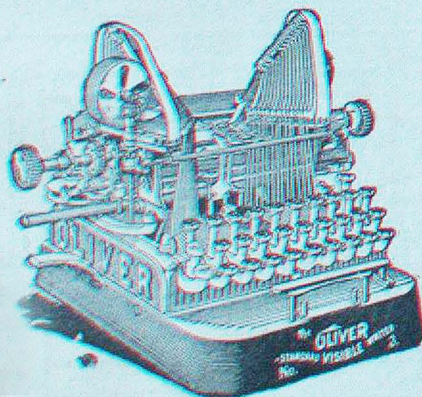
Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

Etes-vous Intéressés au Clavigraphe OLIVER?



Alors, demandez des renseignements sur le

CLAVIGRAPHE CANADIEN

"OLIVER"

Agents demandés dans les territoires non-occupés.

La Compagnie du Clavigraphe Canadien Oliver

183a RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

La QUESTION du JOUR



5¢ le No

5¢ le No

MADAME
MADEMOISELLE
!

Avez-vous acheté

MONTREAL MODE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

en vente dans tous les depots

Spécimen GRATIS sur demande

Direction et Administration
22 A Rue Emery Montreal
Tel. Main 2045